

ÉMILIE ROCH

LYKAIOS

EXTRAITS

CHAPITRES 1 ET 3

1

C'était une de ces journées paresseuses où chacun se languissait de quitter la classe. Le soleil de plomb découpait des ombres sur l'architecture moderne du petit collège de campagne provençale. Pas un souffle de vent n'animait l'allée de platanes le long de la cour.

Il n'y avait peut-être rien de plus ennuyeux que la dernière semaine de cours avant les grandes vacances. Les programmes scolaires prenant fin, les heures s'étiraient sans but et chacun espérait la fin de la semaine. Les enseignants eux-mêmes attendaient le moment où ils pourraient dire au revoir à leurs élèves.

Madame Laure, toujours enveloppée d'un châle pelucheux par tous les temps, même les plus chauds, ne dérogeait pas à la règle universelle de la dernière leçon d'anglais : le visionnage d'un film en version originale, un dernier *Matrix* pour terminer ce mercredi qui n'en finissait pas.

Les tables disposées en U permettaient d'embrasser la classe entière du regard. Les premiers de la classe suivaient le film imperturbablement, les autres pensaient pouvoir vaquer à leurs occupations sans être remarqués par la professeure.

Mehdi Khalil discutait activement avec Romain Bouchard, un petit blondinet prêt à faire semblant de s'intéresser au film au moindre coup d'œil insistant de Mme Laure. Le trajet du Tour de France imprimé sur une feuille volante, les deux adolescents notaient les dates des étapes. La peau bronzée par ses sorties hebdomadaires à vélo, les pommettes hautes de Mehdi mettaient en valeur ses yeux à la couleur oscillant entre le bleu et le brun.

Il se tourna vers Benoît Balti, un garçon grassouillet au visage marqué d'une fossette sur la joue. Celui-ci attendait simplement que le cours se finisse, le menton posé sur ses bras croisés devant lui, ses yeux noisette fixés sur l'écran de télévision. Il hochait brièvement la tête pour faire comprendre qu'il écoutait avant de vérifier sa montre pour la quatrième fois depuis le début de l'heure.

Le garçon s'ennuyait ferme. Il n'avait pas la moindre envie de regarder un film, et certainement pas en anglais. Ses pensées tournaient autour de l'arrivée des grandes vacances et de sa fête d'anniversaire, entre autres choses. Son regard dérivait régulièrement sur les filles qui s'étaient regroupées sur une branche du U. Il avait joué à l'île déserte pour faire passer le temps et Julie Neveu, avec ses yeux bleus à faire fondre n'importe quel métal, sortait sans nul doute du lot.

Rajustant la broche dans ses fins cheveux noirs, Julie croisa son regard sans lui accorder un sourire. Benoît se demanda si elle accepterait de sortir avec un garçon plus petit qu'elle. Adrien, son voisin de gauche, aurait sans doute plus de chances, une soudaine poussée de croissance l'ayant propulsé plus grand élève de la classe.

La sonnerie de fin des cours retentit enfin. Plus que deux jours avant les vacances ! Le discours de fin d'année de Mme Laure se perdit dans le brouhaha des élèves qui fuyaient. Benoît fut le premier à sortir mais attendit les copains pour quitter le collège.

— Mes parents m'ont averti que tu viens dormir chez moi demain. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?, s'étonna Mehdi avec une pointe de reproche dans la voix.

— J'ai oublié.

La moue ennuyée de Benoît criait pourtant le contraire. Chaque mois, ses parents s'accordaient une sortie avec de vieux amis et se croyaient obligés de le faire garder par la mère de Mehdi. Pourquoi ses parents ne comprenaient-ils pas qu'il n'avait plus besoin de chaperon ? Il aurait treize ans dans deux semaines et estimait pouvoir rester seul une soirée.

Mehdi ne fut pas dupe et se contenta de hausser les épaules. Benoît saisit sa mimique et tenta des excuses maladroites.

— Ce n'est pas contre toi Mehdi. Je suis content que tes parents m'hébergent, c'est juste que je ne comprends rien au comportement des miens. Je vais passer en quatrième, je peux me débrouiller seul ! Ils ne comprennent vraiment rien !

Les murs du collège aux couleurs criardes s'éloignaient derrière eux. Il y avait la cohue près du garage à vélos, chacun souhaitant quitter l'établissement au plus vite. Derrière Benoît, Romain marmonna à l'encontre des pions qui ne les laissaient pas partir assez vite.

— Franchement, tes parents te laissent seul, reprit Benoît. Ils ne te prennent plus pour un bébé !

— Mehdi a une grande sœur, intervint Adrien. C'est normal que ses parents aient plus confiance.

Les deux compères se tournèrent vivement vers le grand maigre, dont ils avaient presque oublié la présence. Le caractère naturellement effacé d'Adrien contrastait avec sa taille de géant.

— Hé ! Pas la peine de retourner le couteau dans la plaie, t'es avec qui toi ?, s'énerva Benoît.

— Et puis ça suffit avec mes sœurs !

Romain ne fut pas assez rapide pour trouver une autre réplique indignée. Adrien levait déjà les mains en bouclier devant lui en s'excusant. Heureusement qu'il les aidait régulièrement pour leurs devoirs, avec des idées pareilles...

Tout quatre détachèrent leurs vélos, accroupis sous le toit de protection du garage. En quittant le collège, ils passèrent devant les gros bras qui traînaient à la sortie, hors de vue des surveillants. Les quatre compères étaient trop nombreux pour qu'ils s'en prennent à eux. Un petit collégien en sixième n'eut pas leur chance et fut cueilli par les deux brutes pour leur léguer son argent de poche.

La petite sœur de Romain les attendait dehors, les mains sur les hanches et la mine boudeuse, à bonne distance des caïds. Stécy se reconnaissait de loin avec sa grande tignasse rousse et bouclée qu'elle refusait de couper. Elle râla pour la forme et suivit son frère, bon gré, mal gré.

Leurs conversations se tarirent tandis qu'ils pédalaient vers les lotissements. On n'entendait plus que le bout de carton qui scandait une litanie de percussions monocordes sur la roue de Benoît. Un peu par habitude, Mehdi et Romain menacèrent de semer leurs trois camarades plus lents. Des menaces en l'air, comme à chaque fois. Ils arrivèrent à un premier carrefour qui scinda le groupe en deux. Benoît et Mehdi habitaient un des lotissements les plus éloignés du bourg.

— Hé ! N'oubliez pas pour le 19 juin !

— Ouais. Ton anniv', soupira Romain. Comme chaque année. T'inquiète pas, on va demander.

Mehdi et Benoît suivirent la pente douce qui se terminait quasiment au sommet de la colline. Les collégiens ralentirent l'allure pour discuter. Ils espéraient une fin de semaine rapide. Mehdi attendait beaucoup d'un entraînement de son club de cyclisme sur les traces du Tour de France.

Pour Benoît, il s'agissait surtout de préparer son anniversaire. Comme chaque année depuis son entrée au collège, Benoît avait réclamé un téléphone portable comme cadeau. Il était le dernier de sa classe à en être privé, malgré ses multiples demandes à ses parents.

Ils s'arrêtèrent devant la maison de Mehdi. C'était une bâtisse toute en hauteur, serrée dans un petit jardin. Le père de Mehdi profitait du beau temps pour repeindre volets et portillon en vert pomme. Petit et costaud, il avait pas mal bourlingué avant d'obtenir un poste stable à la mairie. Au fil des années, sa moustache grisonnait alors que ses cheveux restaient noir charbon, ce que Benoît avait toujours trouvé drôle. Il s'avança pour les saluer puis réquisitionna son fils pour les travaux. Benoît proposa son aide en voyant la tête renfrognée de Mehdi devant les tréteaux.

— Ta proposition me fait plaisir, mais tu ferais mieux de demander à ta mère si elle est d'accord pour que tu nous aides.

Le garçon fit la moue. Même son voisin se méfiait de la réaction surprotectrice de sa famille. Il s'empressa de remonter sur son vélo pour rentrer cher lui. Sa maison clôturait l'impasse. Perdue dans la campagne, elle était encore entourée de champs et d'un bois.

L'ancienne ferme appartenait déjà au père de son grand-père. C'était une jolie bâtisse d'aspect campagnard aux murs enduits d'ocre et à la toiture rouge. Les dépendances avaient été démolies depuis longtemps et il n'en restait qu'un tas de tuiles conservées derrière le garage. Un énorme chêne à l'entrée de la propriété masquait la façade et ne laissait entrevoir que l'allée gravillonnée qui menait au garage.

Benoît posa son vélo contre un mur avant de s'engouffrer dans la maison. Il jeta son sac contre le buffet du hall d'entrée, regarda dans la cuisine sur sa droite, puis traversa en courant le salon à gauche de l'entrée. Il trouva finalement sa mère dans le jardin à détacher du linge de l'étendoir.

Petite et mince, Luna étonnait par l'énergie qu'elle fournissait. Ses longs cheveux châtain étaient maintenus en chignon lâche. Le panier de linge plié à ses pieds, elle l'écouta lui raconter qu'il s'était porté volontaire pour faire quelques travaux chez les voisins. Elle sourit et sa joue s'orna de la fossette dont son fils avait hérité.

— Bien sûr, fais ta BA. Pense juste à te changer avant, et rentre avant le dîner.

Benoît traversait déjà la terrasse et marmonna une dernière remarque agacée.

— Je ne suis plus un bébé !

Luna termina son ouvrage en fronçant les sourcils. Elle savait bien qu'il devenait un homme et c'était ce qui la tracassait le plus ces temps-ci. Lorsqu'elle rentra à son tour dans la maison, la porte claquait derrière Benoît qui dévalait l'allée pour rejoindre Mehdi.

Il s'était changé dans le hall, et tous ses habits étaient empilés en vrac sur son sac à dos. Sur le buffet de l'entrée, sa gourmette en argent penchait du côté où elle allait tomber. Elle la repoussa en lieu sûr, puis fit le ménage derrière son adolescent désordonné en soupirant.

Benoît arriva au galop chez son meilleur ami. Il ne se rappelait plus vraiment de quand datait leur amitié. De mémoire de mères, ils partageaient les mêmes classes depuis la maternelle, ce qui correspondait au jour où sa famille s'était installée dans la maison après la mort de son grand-père. Benoît commença à tartiner de peinture une première série de volets et Mehdi l'observa travailler d'un air suspicieux.

— Applique-toi, ce sont ceux de ma chambre. Est-ce que tu as déjà peint ?

— Bien sûr ! Appelle-moi Michel-Ange.

C'était la première fois qu'il se saisissait d'un pinceau. Toute la couleur tombait dans les rainures du volet, ce qui

n'était sans doute pas l'effet recherché.

La sœur aînée de Mehdi passa devant eux et trouva un bout de jardin à l'ombre pour se plonger dans un livre d'annales du brevet. Un crayon derrière une oreille, Amal fronçait les sourcils sur le cours de français. Les cheveux noir de jais impeccablement lissés attachés en queue de cheval, son visage montrait les mêmes pommettes que Mehdi, hautes et fières, et un nez aquilin.

— Amal a les chocottes pour son brevet et n'arrête pas de dire qu'elle va le rater, chuchota Mehdi juste assez fort pour que sa sœur aînée puisse l'entendre. Elle doit obtenir 35 points pour entrer au lycée.

— Elle sait ce qu'elle veut faire après ?

— Elle s'est inscrite à une seconde générale à Avignon. Pour l'instant, elle souhaite devenir infirmière, mais si ça se trouve, demain elle changera pour comptable.

La grande sœur regarda autour d'elle avant de consulter ses SMS. Les garçons la raillèrent bruyamment. Amal les foudroya du regard avant de leur jeter la première chose qui lui tomba sous la main, une touffe d'herbe bien sèche qui vint s'éparpiller sur la peinture fraîche. Mehdi hurla de protestation, ce qui ne manqua pas de lui valoir les réprimandes de son père, qui pour faire bonne mesure, renvoya Amal dans sa chambre.

Les garçons retirèrent grossièrement les brindilles collées aux volets avant de reprendre leur badigeonnage. Mehdi râla sur le comportement périel de sa grande sœur puis commença une longue litanie sur ce qu'il subissait chaque jour à cause d'Amal et de Samira, la petite dernière de la fratrie, de trois ans sa cadette.

— Bon, c'est fini les deux pipelettes ? Les volets ne seront jamais peints à cette allure-là !, se plaignit Monsieur Khalil, sa moustache grise frémissante d'énervement.

— Ce n'est pas moi la pipelette, c'est Mehdi. Je me contente d'écouter.

L'adolescent sentit une giclée de peinture dans son dos.

— Fayot.

Benoît se vengea dès qu'il pût et finit par rentrer chez lui couvert de peinture. Son père déposait son attaché-case sur le buffet de l'entrée lorsqu'ils se croisèrent. Francis dévisagea avec un air amusé la tête de dalmatien malade de son fils lorsqu'il passa devant lui pour monter à l'étage.

Le père déposa sa veste de costume dans l'entrée, desserra sa cravate et ébouriffa ses cheveux noirs avant de rejoindre sa femme. Comptable dans une grande entreprise, c'était un soulagement de revoir sa famille chaque soir pour se sortir les chiffres de la tête.

Le chauffe-eau ronronnait dans la cave. Benoît prenait une douche pour faire disparaître les taches vertes qui constellaient son visage. Luna touillait des légumes dans une poêle, un tablier noué autour des reins.

— Comment va ma petite femme, chuchota-t-il en la prenant dans ses bras. La journée n'a pas été trop dure ?

Luna travaillait à temps partiel dans un refuge animalier. Même mal payée, elle aimait s'occuper des chiens laissés pour compte, et s'il n'y avait aucun animal à la maison, c'est bien qu'elle ne savait lequel choisir.

— C'était calme aujourd'hui. Je n'ai eu que trois visites. Et ta journée ?

— Difficile, mais j'ai réussi à régler mon problème avec ce chargé d'affaires qui remplissait ses frais en double. Je crois qu'il ne s'attendait pas à ce que j'aie le voir en personne pour mettre les points sur les i.

Luna plaignit le collègue de son mari, victime de sa franchise assassine. Francis n'avait pas pour habitude de prendre des pincettes pour annoncer les mauvaises nouvelles, et son « uniforme de gratte-papier », comme il l'appelait lui-même, masquait son caractère affirmé. Une fois qu'il était en colère, avec son nez étroit et son regard clair, ses collègues le comparaient à un aigle plutôt qu'à un mouton de l'administration.

— Tu as encore fait à manger pour un régiment, critiqua-t-il en l'observant mélanger les légumes dans la poêle. Fais attention à Benoît, il va devenir bouboule si tu continues.

Luna lâcha sa cuiller en bois et se tourna vers lui avec une pointe d'agacement sur son visage.

— Désolée de nourrir mon enfant. J'ai été élevée dans une famille qui ne se préoccupait pas de régimes.

Francis pouffa puis reprit son sérieux. La semaine avait été compliquée : Benoît insistait presque tous les jours pour pouvoir rester seul pendant leur absence.

— Il n'a pas trop râlé aujourd'hui ?

Elle secoua la tête. Benoît était passé en coup de vent, il n'avait pas eu le temps de se plaindre.

— Il faudra sans doute trouver une autre solution à court terme. Nous ne pourrons bientôt plus lui sortir la même excuse bidon. Il aura treize ans le 19 et les scènes vont forcément se multiplier.

Francis se contenta de hausser les épaules et de renvoyer le problème à plus tard. Ils trouveraient bien un nouveau subterfuge et préserveraient son adolescence comme ils avaient réussi pour son enfance.

Benoît décida de faire sa tête des mauvais jours le lendemain matin. La veille, il n'avait pourtant pas polémique à table, comme résigné à dormir chez Mehdi. Sans doute une bouderie de façade pour leur faire comprendre qu'il était assez grand pour rester seul une petite soirée.

Une logique d'adolescent.

Les parents affichaient leur tête bougonne, eux aussi. Le père s'était énervé tout seul à la recherche de sa cravate et n'avait pris conscience qu'il était ridicule qu'après plusieurs minutes à crier à l'étage. Il était descendu dans la cuisine où Luna et Benoît déjeunaient en silence sur la petite table.

— Vos amis vont être très heureux de vous avoir comme invités ce soir, persifla Benoît.

— Silence, fils impertinent, cingla le père.

Francis se plongea dans son chocolat. Il avait refusé de prendre du café et même du jus d'orange, s'estimant bien assez nerveux. Sa femme lui serra discrètement la cuisse sous la table pour qu'il reprenne son calme. Benoît resta silencieux avant de baisser les yeux vers son petit déjeuner.

— As-tu envoyé tes cartons d'invitation ?, demanda sa mère pour détendre l'atmosphère.

Benoît prit le temps de finir sa bouchée de céréales avant de se décider à répondre. Il avait envoyé des mails à tout le monde, mais se garda de tout commentaire sur leur incompétence en matière de nouvelles technologies.

— Pour l'instant, seuls Adrien et Mehdi ont répondu qu'ils viendraient, mais j'aurai sûrement des réponses dans la journée.

Les parents firent mine de s'intéresser à la traditionnelle fête d'anniversaire mais le cœur n'y était pas. Dépité, Benoît termina son bol et déclara qu'il devait aller en cours. Il empaqueta un change et sa trousse de toilette dans son sac de sport, dans l'optique de rester toute la journée chez Mehdi sans repasser à la maison. Au moins, il serait sûr de ne pas côtoyer la mauvaise tête de ses parents.

— N'oublie pas ta gourmante, elle est sur le buffet, déclara sa mère alors qu'il quittait la maison.

Le bruit agaçant du papier entre les rayons de la roue de vélo parvint jusqu'aux oreilles parentales tant qu'il ne disparût pas derrière le chêne de l'entrée. Francis soupira tout en se frottant les tempes d'une main.

— Désolé Luna, je n'ai pas réussi à rester calme.

— Ni même à retrouver ta cravate, persifla-t-elle. Je crois que tu devrais prendre le risque d'en choisir une autre.

Alors qu'il arrivait en vue de la maison de Mehdi, Benoît se dit qu'il était bien content que ses parents s'en aillent pour la soirée vu leur état d'énervement. Mehdi l'attendait devant le portillon en bois délavé de sa maison. Il consulta sa montre d'un air étonné.

— Je ne t'attendais pas avant cinq bonnes minutes !

— Pourquoi restes-tu dehors alors que tu sais que je suis systématiquement en retard ?

— N'oublie pas la puissance destructrice de mes sœurs, dit-il d'un air grave. Il est essentiel de me lever tôt pour éviter leurs disputes incessantes. Figure-toi qu'un accessoire vital est tombé en panne : le lisseur à cheveux. Les filles se bagarrent tous les matins.

Benoît éclata de rire puis ouvrit la voie jusqu'au collège. L'atmosphère sentait de plus en plus les vacances. La journée fut une nouvelle succession de cours ratés. La débâcle était telle que des groupes de collégiens passaient de classe en classe à la recherche de leur film préféré.

Benoît récolta une dizaine de réponses pour sa fête d'anniversaire. Julie, l'atout charme de la soirée, avait confirmé sa venue, et c'était tout ce qui comptait. La fin de la journée fut consacrée aux jeux de cartes en tout genre et les heures s'écoulèrent soudainement beaucoup plus vite.

Une fois rentrés du collège, Benoît et Mehdi s'attelèrent à nouveau à leur atelier peinture. Il restait une dizaine de volets et le portillon d'entrée à repeindre. Amal monta dans sa chambre en déclarant qu'elle devait réviser son brevet. La veille, Samira se trouvait à son cours de danse : là, elle se contenta de commenter leur travail en prenant des airs d'experte du haut de ses dix ans.

Benoît haussa les épaules : pour lui, la sœur cadette n'était encore qu'une petite fille, qui jouait à la Barbie en cachette et se donnait des airs de grande en piquant dans les affaires trop larges de son aînée.

Ignorant les engueulades des enfants, le père de Mehdi s'occupait de la couche de finition et essayait de rattraper les erreurs des adolescents. Le travail dura jusqu'à ce que Madame Khalil sorte de la cuisine en appelant tout le monde à table.

La femme replète resta sur le pas de la porte jusqu'à ce qu'ils déboulent dans la salle à manger. La pièce un peu sombre, aux murs couverts de photographies des enfants et de la famille restée au Maroc, était dominée par une grande table de facture artisanale où ils s'assirent tous en se serrant les uns contre les autres.

Après le repas vite expédié, ils jouèrent à un ersatz de jeu de raquettes dans le jardin. Parmi les ustensiles de jeux, Benoît reçut la vieille raquette de ping pong, dont il était quasiment sûr que sa jumelle flottait quelque part dans la Méditerranée. Les règles changeaient tout le temps du tennis au volley-ball selon le bon vouloir du détenteur de la balle.

Au bout d'une petite heure, Mehdi proposa une pause et Amal en profita pour narguer Samira sur son coup droit minable. Le ton monta et les sœurs en vinrent aux mains. Les garçons s'interposèrent en les ceinturant et le grabuge attira la mère qui se mit à hurler sur tout le monde.

— Vous n'arriverez donc jamais à jouer sans vous bagarrer !

— Faut pas te plaindre, c'est toi qui nous as mal élevés, répliqua Amal si impertinemment que les trois autres la regardèrent avec de grands yeux ronds.

La colère monta si vite dans le regard de Mme Khalil que Benoît et Mehdi s'esquivèrent à pas de loup et montèrent dans la chambre.

— Quelle chipie ! Elle est dingue de répondre comme ça à Maman.

Avec le soleil d'été, il régnait une chaleur étouffante dans la chambre sous les toits. L'unique fenêtre grande ouverte fournissait un peu d'air frais. Des posters d'équipes de cycliste, de circuits du Tour de France et d'évolution de la bicyclette au cours des siècles couvraient chaque centimètre carré de murs disponibles. Même le tapis devant le lit

restait dans ce thème. Comme les affiches suivaient la pente du toit, Benoît avait à chaque fois l'impression d'entrer dans une sorte de tente du cyclisme.

Il dormait chez ses voisins depuis si longtemps qu'il les considérait comme des membres de sa propre famille. Il avait déjà installé ses quelques affaires à côté de son lit de camp attitré.

Mehdi alluma la console et tendit une manette à Benoît sans même lui demander s'il avait envie de jouer. Au rez-de-chaussée, la dispute prit un ton plus grave. La voix du père se joignait à présent à celle de la mère et résonnait dans les couloirs jusqu'au dernier étage. Mehdi augmenta le volume du jeu.

— Tes parents s'engueulent en marocain, là ?

Comme le personnage de Benoît n'avancait plus sur l'écran, Mehdi n'eut d'autres choix que de tourner la tête vers Benoît.

— Oui. C'est quand ils ne veulent pas qu'on les comprenne. Ça t'ennuierait de jouer ?

La voix de Mehdi ne cachait pas son agacement. Ses mains se crispaient sur la manette. Benoît reporta son attention sur la télévision. Ils jouèrent jusqu'à ce que Mme Khalil leur ordonne d'éteindre, tardivement dans la soirée.

— Nous devons nous lever tôt demain, si tu veux avoir un peu d'eau chaude pour ta douche, prévint Mehdi en réglant son réveil.

Comme à chaque fois qu'il restait chez les Khalil, la bataille pour la salle de bains ne fut pas si difficile puisque Amal lui céda sa place de bonne grâce « parce qu'il était un invité ».

En déjeunant coude à coude avec la fratrie dans la petite salle à manger, Benoît pensa avec un brin de jalousie qu'il aimerait avoir un frère ou deux. Il empaqueta rapidement ses affaires sales dans son sac avant de retrouver son vélo dans le garage des voisins.

Tandis qu'il descendait vers le collège en compagnie de Mehdi, Benoît fit le point. Il avait passé une soirée sympa avec son meilleur ami, c'était le dernier vendredi de l'année scolaire et dans deux semaines, ils fêteraient ses treize ans avec les copains s'ils ne partaient pas en vacances avant.

Benoît pédala un peu plus fort tant il avait hâte d'y être.

2

Le jardin des Balti se perdait un peu dans les champs et le bois environnants. Ses limites étaient fixées arbitrairement par la tondeuse du père et les remontrances de l'agriculteur d'en face. Le chêne de l'entrée avait un frère au milieu du jardin. Ce dernier ombrageait la terrasse et fournissait de multiples points d'accroche pour les lampions de la fête d'anniversaire.

Occupé à fixer une dernière banderole, Benoît ne voyait pas l'air inquiet de sa mère qui le regardait évoluer à plus de deux mètres du sol dans le chêne. Le garçon ne comprenait pas pourquoi elle s'alarmait. Il était monté mille fois sur cet arbre et il en connaissait la moindre branche pourrie. Il atteignit la hauteur limite, celle où sa position devenait inconfortable à cause du balancement des branches, et il serra le dernier nœud de la bannière.

En contrebas, ses parents et ceux de Mehdi venus à leur rescousse pour encadrer la fête, avaient tous le nez levé vers lui. Le visage de Luna avait blanchi et il se sentit obligé de la rassurer.

— J'ai fini Maman. Et je ne suis pas tombé, tu n'auras donc pas à appeler les pompiers.

Il fanfaronnait, mais le plus difficile pour lui était encore la descente. Il se laissa tomber le long d'une branche en se réceptionnant sur une première fourche. Ses jambes battirent dans le vide pour atteindre le moignon d'une branche cassée, puis la seconde et dernière fourche d'où le sol était aisément accessible.

— T'es dingue. Jamais je ne pourrais faire un truc pareil, avoua Mehdi. Et tu montes chaque année plus haut.

— Bah, rappelle-toi, on voulait y construire une cabane en primaire.

— Oui, à un mètre du sol, répliqua Mehdi en montrant du doigt le premier nœud du vieil arbre.

En se grattant le bras, Benoît inclina la tête lorsqu'il fixa le chêne : dans sa mémoire d'écolier, sa cabane devait être construite dans la canopée, alors que la fourche était à hauteur de sa taille.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée de Ferdinand, le bras encombré d'un cadeau enveloppé de papier à motif de Père Noël.

Benoît l'accueillit avec joie. D'allure athlétique, médecin et directeur d'une petite clinique dans le valentinois, son oncle avait tout du beau docteur de série télévisée bien qu'un peu dégarni sur le haut du crâne. Frère aîné de Luna, Ferdinand partageait avec elle sa nature bonhomme et sa fossette sur la joue.

— Salut mon grand. On m'a dit qu'il y avait une boom par ici, j'ai donc ramené un petit cadeau.

— Une « boom », ça ne se dit plus Ferdi, mais merci quand même.

Benoît déposa son présent sur la table où il y avait déjà ceux de ses parents, de ses grands-parents et une carte de sa tante Sélène, qui vivait au Canada. Les derniers préparatifs s'achevèrent dans la bonne humeur. La chaîne hi-fi fut déplacée à l'extérieur où Francis régla au millimètre près l'emplacement des enceintes pour que l'acoustique soit bonne. Les chaises de jardin nettoyées pour l'occasion furent dispersées par Mehdi et ses sœurs. Luna et la mère de Mehdi s'occupaient des gâteaux.

Un petit défilé de collégiens commença progressivement et accapara Benoît qui se plia à la tâche de tous les accueillir. Quelqu'un mit de la musique en toile de fond. Julie arriva dans une belle robe violette, alors qu'il était occupé par d'autres convives. Se contentant d'une bise rapide entre deux passages de copains, il se jura de mettre toutes ses chances de son côté avec elle.

Ferdinand commença quelques tours de cartes au cours de l'après-midi. Benoît n'était plus vraiment étonné, non pas qu'il connaissait « le truc », mais parce que son oncle ne maîtrisait que deux ou trois tours.

Après s'être servi à boire, le médecin sépara les valets du reste du jeu et demanda un volontaire pour une expérience amusante. Romain, ses cheveux blonds savamment badigeonnés de gel pour former des piques, se proposa en ne se doutant de rien. Ferdinand racontait une histoire sur les secrets des cartes à jouer et tendit les valets à son cobaye.

— Julie, tu devrais faire un pas de côté, prévint Benoît.

À sa grande satisfaction, elle le rejoignit. Mehdi s'écarta à son tour en levant les pouces à l'attention de Benoît. Romain lut le nom du valet de trèfle et Ferdinand arrosa d'eau l'assemblée de collégiens, provoquant leur débandade et l'hilarité de ceux qui avaient su rester au sec.

— Eh ! Ne partez pas, vous allez rater mon meilleur tour ! Benoît tire donc une carte...

Les copains se rameutèrent tandis que Benoît piochait au hasard dans la pile tendue en éventail devant lui. Romain s'approcha en ronchonnant, le tee-shirt complètement trempé et la coiffure dégoulinante d'eau.

Ferdinand fit durer le suspense. Lorsque les adolescents créèrent un cercle attentif autour de lui, Benoît lui tendit son dix de carreaux. Son oncle fixa la carte sans ciller et ne retrouva son attention que lorsque son neveu agita la main devant ses yeux, ce qui déclencha une explosion de rires.

— Hé bien, tu bugues ?

Lykaios – Chapitres 1 à 3 à découvrir

Ferdinand s'excusa et termina son tour de cartes de manière mécanique. Il n'était cependant plus l'heure pour la prestidigitation puisque l'arrivée des gâteaux entraînaient tous les invités vers la table de jardin. Ferdinand retint son neveu par le bras.

— Ça fait longtemps que tu as cette marque au poignet ?

Benoît mit quelques secondes avant de comprendre. Il leva le bras droit où une rougeur circulaire zébrait sa peau. Des traces perpendiculaires révélaient où il s'était gratté. Il haussa les épaules.

— Deux ou trois jours. C'est sûrement une allergie, pas vrai ?

Ferdinand hochâ la tête, comme décontenancé.

— Oui. Sûrement. Mais je te dérange, tes cadeaux t'attendent. Profite donc de ton anniversaire !

Un parfait au chocolat, une tarte amandine aux poires et un gâteau aux Smarties attendaient d'être mangés par les convives. Luna arriva avec treize bougies et en constella un gâteau avant de tout allumer. Ils chantèrent tous « *Joyeux anniversaire* » avec plus ou moins de conviction et de talent musical.

Benoît souhaita grandir d'au moins dix centimètres au cours de l'année puis souffla ses bougies. La moitié était piégée et se ralluma, alors il réitéra son vœu de bon cœur et souffla à nouveau. Adrien s'empressa d'étouffer les mèches en les pressant entre ses doigts humectés. Les copains réclamèrent un discours et Benoît bafouilla quelques mots.

La mère de Mehdi découpait les gâteaux. Benoît découvrait des objets plus ou moins utiles parmi ses cadeaux : un CD de ce qui deviendrait sans doute le tube de l'été, un jeu vidéo qui devait être le présent de ses parents, un livret de révisions de vacances, un jeu de société issu d'une série télévisée dont il n'avait jamais entendu parler, des paquets géants de bonbons, des livres et un chèque-cadeau.

Tandis que Benoît remerciait tout le monde, Adrien changea la musique pour un single plus rythmé et les invités se mirent à danser.

Les parents surveillaient discrètement les collégiens en discutant sur une table éloignée de la sono. Ferdinand parlait en tête à tête avec sa sœur, profitant du soleil rasant de la fin d'après-midi.

Benoît réussit à danser un slow avec Julie. Il espérait ne pas être trop pataud et qu'elle ne remarquerait pas sa gêne et ses joues en feu. Julie lui accorda quelques passes maladroitement avant d'accepter l'invitation d'un autre avec un sourire enjôleur. Il resta un peu bête avant de rejoindre Mehdi qui vérifiait la playlist préparée par Adrien.

— Je suis quasiment sûr qu'elle l'a fait exprès pour me rendre jaloux, affirma-t-il à son meilleur ami. J'ai une touche.

Ou elle préférerait sortir avec un gars plus grand qu'elle, se rembrunit-t-il en la voyant avec Karim qui mesurait une tête de plus que lui. Les sourcils froncés, il regretta de l'avoir invité, c'était comme se tirer une balle dans le pied.

— Est-ce que tu peux changer de musique ?

Mehdi fit glisser *Magic System* en tête de la liste de lecture. Benoît leva les pouces pour le remercier. Son père, soudain très enjoué, distribua cotillons et chapeaux pointus à tout le monde et les collégiens se promènèrent couverts de serpentins de papier et d'un couvre-chef ridicule.

Les invités quittèrent peu à peu la maison au gré des arrivées des parents. Il ne resta bientôt plus que les voisins qui aidèrent à nettoyer le jardin. Luna leur offrit des parts de gâteaux pour les en remercier. Francis stoppa Benoît alors qu'il avait l'intention de monter sur le chêne en pleine nuit pour retirer les guirlandes.

Tandis qu'il empilait ses cadeaux sur le bureau de sa chambre, Benoît se félicita de la réussite de la journée, encore euphorique de son cliché de fête d'anniversaire.

Une semaine et demie plus tard, confortablement calé dans son point d'observation à la fourche du chêne, Benoît se dit que quelque chose ne tournait plus rond chez ses parents.

Depuis plusieurs soirées, ils disparaissaient de la maison pour discuter avec animation au fond du jardin. Les conversations se prolongeaient jusqu'à tard dans la nuit et stoppaient à chaque fois que Benoît les rejoignait.

Au début, il s'était naïvement dit qu'ils faisaient des messes basses parce qu'ils se décidaient enfin à lui offrir le téléphone portable qu'il réclamait depuis un an. Mais lorsqu'il aborda le sujet, sa mère lui expliqua pour la énième fois qu'ils ne lui en achèteraient pas avant qu'il n'entre au lycée. Le ton monta et Luna répliqua d'un air excédé qu'il y avait des choses plus importantes qu'un téléphone dans la vie.

Benoît ne chercha pas à comprendre ce qui était prioritaire sur sa côte de popularité au collège et préféra crier à la torture et bouder dans sa chambre.

À table, ses parents s'échangeaient des allusions dont le sens sibyllin lui échappait complètement. L'humeur de son père tournait progressivement au noir. Benoît s'inquiéta soudain de ce changement, et nota qu'avec plus d'acuité les bizarreries parentales.

Luna allégea soudainement ses horaires au refuge pour la première semaine de juillet. Sa mère vérifiait systématiquement l'évolution de sa marque au poignet et lorsqu'il s'en agaça, elle reconnut que ce n'était qu'une simple allergie.

Comment une crise d'urticaire pouvait-elle la mettre dans un tel état d'inquiétude ?

Le week-end précédent, son père avait proposé spontanément une sortie aux Saintes-Maries-de-la-Mer, alors qu'il détestait se mettre en maillot de bain à cause d'une mauvaise cicatrice qu'il avait à la hanche.

La journée à la mer avait été extraordinaire et Benoît n'était pas prêt de l'oublier : Mehdi et Samira avaient été invités à venir, Amal ayant refusé pour rejoindre son petit ami. Ils avaient loué les transats de luxe sur la plage et goûté pour la première fois à la glace italienne géante de chez Leonardo.

L'enjouement forcé de la sortie à la mer fut immédiatement suivi d'une franche morosité. Les séances de discussion secrète au fond du jardin s'envenimèrent deux fois en dispute, ce qui acheva de démoraliser le garçon.

Benoît imaginait à présent les pires scénarios pour expliquer l'attitude erratique de ses parents, le ventre tordu par l'inquiétude.

— Hé bien ! Toujours perché sur ton arbre !, héla Mehdi en contrebas.

Ne l'ayant pas entendu venir, Benoît sursauta, brutalement tiré de ses pensées moroses. Il descendit prudemment de son promontoire pour le rejoindre. Décidément, ce moignon de branche restait le point noir de sa descente. Si seulement il pouvait grandir !

De retour au sol, il s'excusa d'avoir oublié sa propre invitation. Mehdi se contenta d'en rire en suivant son hôte. Ils passèrent devant Luna qui jardinait sur la terrasse avant de rejoindre le hall et de monter à l'étage.

Il comprenait trois chambres spacieuses, dont ils n'utilisaient qu'une partie depuis que la fratrie de Luna s'était dispersée. La chambre de Benoît se trouvait immédiatement en face de celle de ses parents. Elle n'avait guère évolué depuis ses dix ans : la tapisserie couverte de petites voitures de course se décolorait sous l'action du soleil et l'armoire contre le mur du front abritait des montagnes de jouets inutilisés.

La pièce était encore encombrée des cadeaux d'anniversaire qu'il n'avait pas rangé. Du linge sale se cachait un peu partout sous les meubles. Le lit avait été fait à la hâte par sa mère lorsqu'elle avait appris la venue de Mehdi. À gauche de la porte, le bureau ne gardait qu'un petit espace libre pour donner accès au clavier et à l'écran de l'ordinateur.

Sans même noter le désordre ambiant, Mehdi trouva un coin de moquette pour s'asseoir entre le lit et la fenêtre. Benoît sortit la boîte de jeu reçue à son anniversaire et un paquet de bonbons.

Tout en déballant les multiples petites pièces du jeu, Mehdi raconta sa dernière course cycliste. L'entraîneur du club avait organisé la sortie spéciale sur les chemins du Tour de France, une étape raccourcie de quelques kilomètres. Sur un ton d'expert, Mehdi entreprit un commentaire sur les difficultés qui attendaient les coureurs sur le trajet. Il espérait que Lance Armstrong ne gagnerait pas cette fois-ci, bien qu'il souhaitât secrètement obtenir un autographe.

Benoît écouta sans ciller son long pronostic sur les chances des participants. Il accueillait les palabres incessantes de son meilleur ami avec plaisir : son attention n'était plus portée sur le comportement étrange de sa famille. Il avait l'habitude de ses discours passionnés.

Au détour de la conversation, il imagina se confier à Mehdi pendant une poignée de secondes mais le nœud de ses entrailles sembla se resserrer, et il abandonna son idée. Pourtant, son meilleur ami finit par remarquer sa réserve et par tout découvrir en le soumettant à un interrogatoire en règle.

— Mes parents s'engueulent aussi, avoua Mehdi à demi-voix. Je crois qu'il ne faut pas s'inquiéter, ils sont tous un peu bizarres...

Benoît acquiesça en essayant d'oublier la petite voix qui lui assurait que ses parents agissaient vraiment étrangement.

La conversation se tassa lorsqu'ils se concentrèrent sur le jeu pour en comprendre les règles complexes. Ils s'occupèrent

ainsi pendant une heure avant de se lasser. Mehdi avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle du mois de juillet : son père, comme chaque année, avait cédé à la tradition familiale et avait promis de l'emmener voir les coureurs du Tour. Il avait choisi de suivre leur arrivée à l'étape de Nîmes.

— Ma mère ne viendra pas cette année, elle est chez sa sœur à Marseille. Il y a une place de libre dans la voiture si tu veux. Benoît accepta avec plaisir, puis pensa la seconde d'après qu'il devrait peut-être demander la permission à ses parents avant. Enthousiasmé, il descendit dans le jardin talonné par Mehdi.

Un large chapeau de paille couvrant ses cheveux châtain, Luna arrosait ses fleurs. Toutes les plantes s'étiolaient par manque d'eau. La journée très chaude augurait une saison ensoleillée. Les cigales crissaient furieusement, comme pour étouffer tout autre son autour d'elles et rappeler que l'été s'installait durablement.

Lorsque Benoît lui demanda s'il pouvait accompagner Mehdi voir le Tour en juillet, il s'agaça du temps qu'elle prenait pour réfléchir. Elle semblait calculer quelque chose dans sa tête puis demanda des détails sur la sortie. C'étaient les vacances ! Et il partirait avec la famille Khalil ! Elle ne tergiversait pas tant pour le chaperonner d'habitude.

— C'est le 18 juillet à Nîmes et mon père est d'accord pour que Benoît vienne avec nous, précisa Mehdi en notant l'attitude un peu crispée de Luna. J'ai déjà demandé à mes parents si c'était ok.

Le visage de la mère se détendit, et elle accepta finalement avec un grand sourire.

— C'est un dimanche, n'est-ce pas ? On pourra peut-être tout simplement vous accompagner ? J'en parlerai à Papa.

Benoît hocha la tête, les sourcils froncés par les soucis. Il ne savait pas s'il voulait réellement que ses parents soient ensemble lors de la manifestation. Il comprit confusément qu'il avait peur que les disputes qui se limitaient pour l'instant en privé deviennent publiques.

Masquant son inquiétude, il raccompagna Mehdi jusqu'au portail de la maison. Ils croisèrent la berline de son père qui traversait l'arrière-cour. Francis fit un bref signe de tête vers eux – Benoît aurait juré que sa mine s'était rembrunie en le voyant – puis s'engagea dans le garage.

L'air un peu absent, il desserrait sa cravate dans le hall lorsque Benoît rentra à la maison. La veste du costume trois pièces oscillait encore sur la patère. Sa mère était dans la cuisine et les observait d'un air grave, appuyée sur le rebord de la table. Elle lançait à son mari des regards qui n'avaient plus rien de discrets.

Un lourd silence s'installa entre les trois membres de la famille, comme si chacun attendait que les deux autres fassent le premier pas.

Les secondes se muèrent en minutes sans que rien ne se passe. Fatigué d'attendre, Benoît quitta le hall en secouant la tête.

Avachi sur sa chaise de bureau, il se laissa aller à la mélancolie. L'adolescent ne savait plus quoi faire, encore choqué par la rapidité de la détérioration de l'humeur parentale.

Peut-être que le conflit était latent depuis plusieurs mois, et qu'il n'avait tout simplement rien remarqué ?

Ou peut-être que son père avait rencontré une autre femme ?

La colère monta rien que d'y penser. Une colère intense, d'autant plus forte qu'elle masquait la frustration larvée des derniers jours.

Lorsqu'il regarda sur Internet, en quête de solutions à sa situation familiale, Google renvoya des pages et des pages de forums d'enfants désemparés par les disputes de leurs parents. La lecture de ces dizaines de fils de discussion le laissa perplexe. Il trouva également un article alarmant sur les secrets de famille. Convaincu par ses lectures, il culpabilisa de n'avoir rien vu venir.

Sa mère le trouva la tête enfoncée entre ses bras croisés sur le bureau, l'ordinateur toujours allumé sur une page de forum. Elle lui secoua le bras en pensant qu'il était endormi, puisqu'elle avait toqué deux fois sans avoir de réponse, mais il releva immédiatement la tête.

— Est-ce que tu veux bien descendre quelques minutes ? Ton père a quelque chose d'important à te dire, murmura-t-elle.

Maintenant qu'il se trouvait dans une situation où ses parents ne voulaient plus reculer, Benoît eut envie de refuser la discussion et de trouver un prétexte pour se défilier. Mais avant qu'il n'eût le temps de prononcer une seule excuse, Luna lui fit un signe de tête pour qu'il descende dans le salon.

Son père était assis sur le fauteuil avec une mine défaite et résignée, le dos raidi dans une position inconfortable. Le soleil se couchait et étirait des ombres arachnéennes sur le sol. Seule une lampe d'appoint apportait un peu de lumière. Benoît s'installa en face de son père en s'efforçant de cacher sa nervosité. Luna, qui s'était installée sur l'accoudoir du fauteuil, encouragea son mari en lui prenant la main.

— C'était ta décision Francis, c'est à toi de lui avouer, chuchota-t-elle.

Le silence s'installa à nouveau entre eux. Aucun mot ne sortait de la bouche du père, et il avait l'air si désemparé, que Benoît trouva le courage de commencer.

— Vous allez divorcer, c'est ça ? demanda-t-il d'une voix qu'il aurait voulue ferme plutôt que chevrotante.

— Non !, s'exclama Luna.

— Mais pas du tout ! Je t'assure que je n'ai aucunement l'intention de quitter ta mère !

La réaction spontanée et simultanée eut un effet immédiatement rassurant. Le soulagement lui arracha un profond soupir.

Benoît ressentit ensuite quelques secondes de curiosité mêlée d'inquiétude. La seconde option qui s'offrait à lui pour expliquer le comportement cachottier de ses parents était la mort ou la maladie incurable d'un proche, peut-être Ferdinand ou plus probablement ses grands-parents paternels.

Benoît déglutit, dans l'attente de l'annonce déplaisante et se tourna vers son père. Celui-ci s'adossa contre son fauteuil, comme s'il s'éloignait pour mieux sauter. Il planta son regard dans celui de son fils.

— Benoît, tu es un loup-garou.

Autour de la table, le temps sembla ralentir. Luna regarda tour à tour son mari puis son fils, interdite par le manque de diplomatie de Francis. Bouche bée, Benoît mit une petite minute pour assimiler l'information. Il se demanda s'il avait bien entendu puis son visage s'empourpra : il s'inquiétait sincèrement de la situation et son père se permettait une plaisanterie d'un goût douteux.

Benoît se força à sourire, bien que quelque chose semblait s'être coincé dans sa gorge.

— Mais bien sûr !!! Arrête tes salades !

— C'est la vérité, articula le père sur un ton qui n'admettait aucune alternative.

— Ne me raconte pas n'importe quoi !

Échauffé par la moquerie, il frappa les poings sur la table basse. Son père aurait dû se taire plutôt que de se moquer de lui ! Il le rabaisait avec ses enfantillages !

Un loup-garou ?

Et puis quoi encore ? Une fée, un griffon, le Père Noël ?

S'ils estimaient qu'il était trop jeune pour lui confier leurs problèmes, il préférerait encore une de ces remarques condescendantes, style « quand tu seras plus grand ».

Luna fusilla son mari du regard. Elle saisit les mains de son fils et les serra avec vigueur. Benoît porta toute son attention sur elle, le visage encore plein de candeur et d'espérance, malgré la colère qui lui teintait les joues de rouge.

— S'il te plaît, prends le temps de m'écouter d'accord ? Ton père a été un peu abrupt. N'as-tu jamais trouvé étrange que nous te laissions à la garde des voisins une fois par mois ? C'était durant la nuit de la pleine lune.

Benoît fronça les sourcils et elle crut qu'il acquiesçait. Il se demandait seulement pourquoi elle continuait sur la même voie que son père. Elle repoussa la gourmette qu'il s'évertuait à porter. Il fit la grimace, car la peau sous le bijou devenait brûlante, comme à vif.

— Les loups-garous sont allergiques à l'argent. Le contact prolongé nous brûle la peau.

Il baissa les yeux sur son bras meurtri, puis remonta vers le visage maternel, à la recherche d'un sourire, d'un plissement de paupières qui révéleraient son jeu d'actrice. C'était forcément une mauvaise blague, peut-être une caméra cachée qui comptait sur sa crédulité. Pourtant, rien n'indiquait qu'elle jouait la comédie, pas même le ton de sa voix qui se voulait calme, rassurant et surtout convaincant.

— La lycanthropie est héréditaire, Benoît. Ton père espérait sincèrement que tu resterais totalement humain, c'est pourquoi nous te l'avons cachée, mais il n'y a plus aucun doute à présent. Demain soir, tu vivras ta première lune.

Toujours aucune moquerie, juste de la sincérité. Son père serrait les poings, l'air profondément écœuré de lui-même.

Ses parents y croyaient dur comme fer.

Ils étaient convaincus qu'ils devenaient des loups-garous à la pleine lune !

Le rythme cardiaque de Benoît s'emballa. Sa gorge se resserra en un étroit boyau, si bien qu'il n'osait même plus parler, de peur de n'émettre qu'un couinement inintelligible. Le dos raidi, il dégagea ses mains moites de la poigne de sa mère qui observait le moindre de ses mouvements dans une attitude tendue.

L'horrible vérité s'imposait : ses parents étaient fous.

Son monde s'effritait.

Les larmes lui vinrent aux yeux, alors il tourna son visage vers la porte pour masquer son émotion. Il se leva, incapable de parler. Devait-il entrer dans leur délire ou au contraire les contredire ? Comme il ne savait plus comment réagir, il courut dans sa chambre en ignorant leurs appels.

Benoît referma la porte à clef derrière lui avant de s'effondrer à plat ventre sur le lit. On toqua à la porte et il leur hurla de le laisser tranquille. Sa voix était mêlée de peur et de colère. Comme sa mère l'appelait et insistait sur la poignée, il saisit la première chose qui lui passa sous la main, un bibelot qui traînait sur la table de chevet depuis des lustres, et le fracassa contre la porte.

— Barrez-vous j'ai dit !

Benoît avait besoin de temps pour réfléchir. Des pas descendirent les escaliers. Il se sentit soulagé qu'ils n'insistent plus. Il resta plusieurs minutes allongé sur le lit à penser à l'étrange conversation, mais très rapidement ses pensées tournèrent à vide.

Il se dirigea sur son bureau où son ordinateur lui donnerait sans doute des réponses. L'écran affichait encore une page de forum de discussions sur le divorce et il la referma d'un clic nerveux.

Le premier lien de Google l'amena bien évidemment sur l'article Loup-garou de Wikipédia. Dès le second paragraphe, son cœur bondit dans sa poitrine : « *En psychiatrie, la lycanthropie est une monomanie par laquelle le malade se croit changé en loup.* ». Il parcourut fébrilement tout le reste de la page, mais il n'y avait rien d'autre à part cet entrefilet.

Il utilisa ensuite d'autres mots-clés : argent, lune, allergies... Mais Internet ne contenait qu'un ramassis de banalités, ou des textes si compliqués qu'il avait décroché dès la seconde ligne, ou encore des recueils de vieilles illustrations du XVI^e siècle avec des hommes hirsutes à quatre pattes mangeant des enfants.

Excédé par les idioties sur la toile, il se sentit bête d'espérer trouver la solution par miracle informatique, comme dans les films où d'un simple clic le héros tombait sur la bonne page internet.

Espérant encore à une blague cruelle, il vérifia le calendrier lunaire, mais les quelques dates où il se souvenait avoir dormi chez Mehdi collaient à la pleine lune. Et celle-ci aurait bien lieu dans la nuit du lendemain. Cette constatation lui arracha des sueurs froides : depuis combien de temps ses parents avaient-ils disjoncté ?

Mehdi était connecté sur Internet. Il hésita à le contacter, ouvrit même l'interface de dialogue, mais que pouvait-il dire ?

Que ses parents étaient monomaniaques ? Il ne savait même pas ce que ça voulait dire !

Qu'ils pensaient qu'il allait se transformer en loup-garou durant la nuit ? Là, c'est lui qui passerait pour un fou, ou plus probablement pour un plaisantin. Un comble !

Il posa le front sur son bureau, désespéré. Il ne se rappelait pas s'être déjà senti si seul et inutile. Il se prit à rêver à des parents divorcés. Au moins, il aurait pu trouver conseil auprès des copains du collège.

Il pianotait dans le vide pour évacuer sa nervosité. Le simple tintement de sa gourmette le mit dans une colère noire. Si seulement elle avait été en or, jamais il n'aurait été dans cette situation !

Benoît détacha le bracelet, le serra dans son poing à s'en faire mal avant de le jeter au hasard à travers la pièce. Sa paume le picotait, et lorsqu'il ouvrit les doigts, elle portait déjà l'empreinte rougeâtre que l'argent dessinait sur sa peau. Une partie de son nom s'était imprimée comme au fer rouge dans le creux de sa main.

Épuisé émotionnellement, il s'assit sur le bord de son lit. Désespéré, les larmes lui vinrent à nouveau aux yeux. Si les marques sur son bras pouvaient disparaître, peut-être que leur folie s'en irait également ? Il y avait certainement des produits anti-allergiques pour ce genre d'affection. Il ne restait plus qu'à trouver un docteur pour les lui prescrire.

Il eut soudain envie de se donner des claques.

Ferdinand !

Son oncle était médecin. Il n'était pas psychiatre ni allergologue, mais saurait certainement comment réagir. En tout cas, mieux qu'un gamin de treize ans. Il ne restait plus qu'à trouver un moyen de le contacter.

Ses parents avaient veillé à ne pas lui offrir de portable : il ne disposait donc que du téléphone fixe au milieu du salon. Benoît attrapa une bande dessinée et mit son radio-réveil bien en vu : s'il attendait assez longtemps, il aurait le champ libre lorsque ses parents dormiraient.